

# NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

53 N° 4 1926

Le Cardinal Mercier et la théologie

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 256 - 268

<https://www.nrt.be/es/articulos/le-cardinal-mercier-et-la-theologie-3201>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

# Le Cardinal Mercier et la théologie

Dans son numéro du 24 janvier, la *Kölnische Volkszeitung* terminait un long article sur le cardinal Mercier par cette simple phrase : « La Belgique à raison de mettre ses draps en berne. C'est le plus grand des Belges qui vient de mourir ».

---

(1) Caritas omnia credit, omnia sperat (i Cor. 13).

(2) Discours à l'occasion de son Jubilé sacerdotal.

Il semble bien que ce jugement d'un ancien adversaire doive apparaître, dans le recul du temps, de plus en plus définitif. Parmi les biographies qui vont surgir nombreuses, n'en doutons pas, et dans presque tous les pays du monde, c'est la même note d'admiration, le même hommage unanime qui retentiront. On exaltera le *defensor civitatis* et le bon patriote, le prêtre vraiment saint que chaque aurore trouvait à son prie-Dieu, dès cinq heures et demie, et dont toute l'existence fut une oblation sereine à la cause de l'Église. Les anciens rappelleront les jours, où Mgr Mercier, à Louvain, se dévouait aux étudiants et où la majesté de la pourpre cardinalice n'empêchait pas encore la voix populaire de le nommer le Grand Sympathique. Mais ceux qui l'ont aimé tel qu'il était ne peuvent se défendre d'une crainte, c'est que la légende, sous prétexte de les embellir, ne vienne à déformer ses traits réels. Il faudrait absolument qu'une vie *anecdotique* du grand cardinal disparu empêchât la fiction admirative de nous gâter irrémédiablement son vrai portrait, et de nous décrire un héros conventionnel au lieu du personnage si noblement humain, sur lequel on vient de chanter *l'In Paradisum*. On redoute d'avance les maladresses de ces auteurs, qui prêteront des gestes démesurés et des attitudes théâtrales à celui qui savait si bien allier la bonhomie à la grandeur et qui, toujours très digne, n'a jamais sacrifié à la pompe. Il existe un tableau, peint par un académicien célèbre et qui représente notre cardinal devant un énorme Christ en croix. L'intention de l'artiste est excellente et l'heure tragique où fut peinte cette toile est peut-être une excuse; mais nous ne croyons pas que personne ait jamais retrouvé là le *vrai* cardinal Mercier et nous avons connu de ses amis intimes que ce portrait mettait — légitimement — en colère. Il ne faudrait pas que les littérateurs fussent victimes de l'erreur du peintre. Les plumes seront-elles plus sagement respectueuses de vérité que le pinceau?

Le cardinal Mercier aimait à parler; il le faisait avec abondance, d'une phrase facile et qui ne se pressait pas,

règlant lui-même le rythme et la durée de ses discours, trop sincère pour chercher l'effet oratoire, préférant même les tonalités un peu grises aux couleurs trop voyantes, et possédé d'un souci, qui grandit, semble-t-il, avec l'âge, le souci d'encourager, de donner de l'espoir, de mêler la leçon reconfortante à l'avertissement et de faire crédit à la bonne volonté de ses auditeurs. Il écrivait comme il parlait. Toute son œuvre pastorale est faite de discours, de lettres et de sermons de retraite. Et même dans ses ouvrages de philosophie, on retrouve la trace de l'enseignement oral et la preuve que tout ce qu'il écrivait, il l'écrivait pour le parler ou l'avait parlé avant d'écrire. Il était resté très communicatif, et la société des hommes ne paraît pas lui avoir jamais déplu.

Sa doctrine théologique, il ne l'a exposée systématiquement, nulle part, mais on la retrouve dans les exhortations nombreuses qu'il adressait à son clergé, à ses séminaristes ou à ses diocésains. Il n'a jamais eu le temps de composer pour composer, sauf peut-être dans les débuts de sa carrière scientifique, alors que la philosophie plus que la théologie l'absorbait.

Et quand on examine son œuvre doctrinale, sa théologie proprement dite, on remarque aisément qu'elle est restée elle aussi, très humaine ; qu'elle a suivi dans son développement la même ligne que l'expérience personnelle de son auteur et que, loin de descendre des livres dans la vie, c'est bien plutôt de la vie qu'elle est montée dans les livres. Le cardinal Mercier a gardé jusqu'au bout une âme étonnamment fraîche, très réceptive, curieuse d'apprendre et sollicitée par tous les aspects de la vérité.

Il était assez ferme pour que cette souplesse d'esprit ne nuisît point à sa vigueur. Ce qu'il détestait par dessus tout c'était une théologie « décharnée » — le mot est de lui — un système ingénieux peut-être mais inerte de subtilités dialectiques, sans expérience intime des choses dont on parle, sans saveur et sans séduction. Il se souvient de certains professeurs de théologie ou d'exégèse qui sont pour lui « des épouvantails », parce qu'ils incarnent à ses

yeux cette méthode d'appauvrissement (*A mes Séminaristes*, 2<sup>e</sup> éd., p. 142, 143). Et la même horreur de la « pensée sèche » lui fera porter, sur le travail « cognitif », le travail « de tête » dans l'oraison des jugements qu'on a pu trouver trop absolus (*ibid.*, p. 123, 125).

Chose étrange et pourtant bien explicable, ce spéculatif de profession qui avait dû, par métier et par nécessité, s'occuper d'abstractions philosophiques et gagner le public belge au thomisme, déclare tout net que « les spéculations métaphysiques sont vides » (*Retraite pastorale*, p. 177 et 182). Il veut dire évidemment que sous les mots et les concepts nous devons tâcher de mettre des réalités et des expériences et qu'on peut se laisser prendre au jeu subtil de la logique sans s'apercevoir que les bulles en sont creuses.

Quand il lança, sur l'ordre de Léon XIII, sa magnifique entreprise de la Néo-scholastique, l'inondation du positivisme avait envahi toute l'Europe. On ne croyait presque plus nulle part aux méthodes *a priori* et la métaphysique était persévéramment dédaignée. Il eut le grand mérite de lui restituer dans notre pays et même au delà de nos frontières une place d'honneur, mais il ne vit jamais bien nettement quels rapports cette science spéculative devait avoir avec les sciences expérimentales. Il parla de « concilier les leçons de la sagesse antique avec les découvertes et les investigations de nos contemporains » ou de « rapprocher les synthèses (des sciences) des doctrines traditionnelles » (*Revue Néo-scholastique*, 1894, p. 17 et 18). Et l'idée était excellente, pourvu qu'on n'essayât point de fonder sur des conclusions scientifiques toujours réformables et progressives des certitudes métaphysiques, qui par définition sont absolues et immuables. Jamais le cardinal Mercier n'a préconisé cet empirisme; jamais il n'a dit que la métaphysique empruntait sa certitude aux conclusions de la science. Il a voulu montrer que les sciences laissaient le champ libre à la philosophie rationnelle et même, poussant plus loin, il a cru reconnaître, conformément aux idées régnantes d'alors, que par deux voies indépendantes les

sciences d'observation et la philosophie aboutissaient aux mêmes vérités.

Lester la spéculation de beaucoup de données positives, lui paraissait de bonne pédagogie, de bonne tactique et de bon goût. Il voulait de l'expérience en philosophie, comme il en voudra plus tard dans l'oraison de ses séminaristes (*op. cit.*, p. 142).

S'il n'avait écrit que des livres, ceux-ci porteraient avec leur date le signe qui les ferait vieillir, et la néoscholastique des années 1890 serait aujourd'hui submergée par la critique moderne des sciences. Toujours ami du réel et des choses, le cardinal Mercier a fait mieux qu'un livre, il a créé une œuvre vivante et durable, susceptible d'accroissement, soucieuse d'incessant rajeunissement et de progrès : l'Institut Supérieur de Philosophie à Louvain. N'eût-il que cette fondation à son actif, la Belgique et le peuple chrétien lui en garderaient une reconnaissance immortelle.

Aimant les hommes et les choses, il lui arrivait de traiter même l'erreur avec une certaine indulgence. Il n'a jamais parlé avec mépris des grands philosophes idéalistes et des esprits violents lui ont reproché la manière courtoise dont il traitait les « mécréants ». Pendant que se déchaînait la tempête intégriste, il fut un des points de mire des *zelanti*, et ce n'est plus un secret pour personne qu'avec une magnifique sérénité il laissa déferler la calomnie, comptant sur Dieu et sur sa justice pour que la vérité reprît ses droits. Une phrase du mandement dans lequel il annonce à ses diocésains l'élection de Benoît XV, c'est tout ce qui dans son œuvre marque cette longue et dure épreuve. Il la porta noblement, avec cette dignité calme qu'il n'abandonnait jamais dans les fonctions saintes.

Lorsque brusquement le professeur de philosophie devint archevêque de Malines, il fallut bien que la théologie prît sa revanche. Il ne semble pas que Mgr Mercier en eût fait jusqu'alors une étude spéciale. Personne ne le lui reprochera. Dans son existence surchargée les loisirs étaient absents. Mais avec une souplesse merveilleuse on le voit, aussitôt consacré, comprendre que les jours de la philoso-

phie pure sont maintenant passés pour lui et que c'est la « doctrine de piété » que son peuple attend de lui.

Il va la lui donner, non telle qu'il la trouve dans des livres mais telle qu'elle s'interprète dans sa vie, toute pénétrée d'expérience.

Il suffit de lire « *A mes Séminaristes* », et « *La Vie intérieure* » pour mesurer la distance qui sépare, dans le développement de la pensée religieuse du cardinal Mercier, les années du début (1907-1908) et celles de la pleine maturation (1918). Dans les débuts (*A mes Séminaristes* ou *Retraite pastorale*) la place des éléments proprement dogmatiques est assez modeste ; les exhortations sont très pieuses sans doute ; elles n'ont rien de « stoïcien » et le motif de l'amour de Dieu est placé à l'origine de toute perfection, mais c'est surtout de la conduite pratique, de la morale que l'on s'occupe, ce sont les vertus que l'on prêche. Par ci, par là l'exposé est comme interrompu par un souvenir des leçons professorales, et les preuves classiques de l'immortalité de l'âme viennent « renforcer » un peu curieusement la méditation des fins dernières (*Retraite pastorale*, p. 63-65). Le vocabulaire lui-même est comme imprégné de réminiscences scolaires, et dans le sermon sur la mort on nous dit que « les centres de la locomotion, de la déglutition et de la respiration sont successivement atteints » (*ib.*, p. 116). L'existence de Dieu est laborieusement établie et on en appelle au principe d'identité, à l'état A et à l'état B, absolument comme en classe. (*Ibid.*, p. 173). Mais en dessous de ces placages philosophiques la doctrine théologique est très unie et fort simple. Elle ressemble à celle que depuis plus de cinquante ans alors le P. Adolphe Petit, S. I., popularisait en Belgique. La vie de ce saint homme ne sera peut-être jamais écrite, mais il semble incontestable que sur la piété belge de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle il a eu une influence considérable. Considérable non par la variété et la profondeur de ses pensées, mais par la douceur souriante et contagieuse avec laquelle il persuadait aux âmes la joie d'aimer Dieu tout simplement. Le P. Adolphe Petit ne s'est jamais préoccupé de spécula-

tion. L'idée même que pour monter à Dieu il fallait emprunter les échelles de corde de la dialectique lui aurait paru irrévérencieuse. Il préférerait, plutôt que de résoudre une difficulté, arriver à faire voir qu'elle n'existait pas. Tout son évangile se résumait dans la simplicité filiale, la confiance enfantine, presque puérile dans son expression, à l'égard de la Providence paternelle du « bon Jésus ». Le clergé belge, et les monastères, et le monde laïc doivent au P. Adolphe Petit d'avoir été délivrés des derniers malaises du jansénisme. Mgr Mercier, très spécialement, avait accepté, recherché même, la direction spirituelle du P. Petit. Il l'appréciait à sa valeur, sans se dissimuler ce qu'elle avait d'incomplet, souffrant peut-être de la trouver si peu variée dans son expression. En 1906 le P. Adolphe Petit, parvenu à l'extrême vieillesse ne quittait plus guère Tronchiennes et, à part son courrier quotidien et ses fidèles « retraits » ne gardait plus aucune relation suivie avec le dehors.

Vers la même époque une ère nouvelle s'ouvrait pour la piété catholique. Le décret sur la communion fréquente en rapprochant les fidèles du Dieu quotidien allait leur inspirer un désir de plus en plus impérieux de connaître son mystère, sa doctrine, sa grâce et son œuvre. Le dogme, si longtemps considéré comme un objet de science exclusivement cléricale, était maintenant objet de curiosité sainte et passionnée de la part des laïcs. Lassés d'apologétique, fatigués d'entendre toujours *pourquoi* il faut croire, les chrétiens demandaient qu'on leur exposât plutôt *ce* qu'il faut croire, qu'on leur parlât théologie et qu'on leur montrât toute l'opulence du mystère chrétien, sûrs qu'ils s'y attacheraient d'autant plus qu'on laisserait plus librement agir la séduction dont Dieu l'a rempli.

Le cardinal Mercier avait l'âme trop réceptive pour ne pas sentir lui-même tout le premier que l'aube nouvelle se levait. « *La Vie intérieure* », cette retraite très dogmatique qu'il voulut prêcher à ses prêtres « pendant les heures sinistres » (*op. cit.*, p. 9) de l'occupation et de la guerre ne ressemble presque plus en rien à la *Retraite pastorale*, et



l'adjuration, le reproche véhément qui la termine n'est ni dans le ton, ni dans la ligne des entretiens et des exhortations confiantes qui, des mêmes lèvres avec la même sincérité, tombaient dix ou onze ans plus tôt.

« Vous prêchez la morale... vous la prêchez même beaucoup trop, au détriment du dogme ; vous la prêchez trop sous forme négative, provoquant à la lutte contre les vices et les passions, trop peu sous forme positive, par des exhortations à la pratique du bien ; insistant trop exclusivement sur le devoir strict, sans ouvrir d'échappées sur l'idéal d'une vie parfaite, *à laquelle toute âme est appelée et qu'elle a les moyens d'atteindre* (c'est nous qui soulignons) ; la morale de vos sermons et du confessional est trop la morale du devoir, des vertus, trop peu la charité surnaturelle répandue par l'Esprit Saint dans les âmes baptisées, confirmées et alimentées par la Sainte Eucharistie. Vous demandez aux âmes l'impossible, parce que la vertu sans la grâce est pratiquement impossible (1). Vous vous croyez compatissant et vous êtes cruel. C'est le Christ qu'il faut donner, c'est Lui, son Évangile, les richesses de sa grâce, sa présence et celle du Saint Esprit dans l'âme, la prière intérieure, la paix et la toute-puissance dans l'union divine, c'est cela qu'il faut prêcher.

Mais cela vous ne le prêchez pas ou vous ne le prêchez guère, parce que cela c'est le dogme et il semble que le dogme vous fasse peur.

Vous parlez de Dieu, mais c'est l'Être suprême, son infinie majesté, sa providence, sa sainteté, sa justice, sa miséricorde que vous faites adorer : le Dieu de la raison humaine, de la philosophie, devant lequel Jean-Jacques Rousseau, Victor Cousin, Jules Simon ; chez nous, Rogier et Frère-Orban s'inclinaient avec respect.

---

(1) Il nous semble que cette phrase pourrait être aisément mal comprise. Aucun prédicateur, pensons-nous, n'a jamais demandé à ses auditeurs de pratiquer « la vertu sans la grâce ». Il a peut-être « sous-entendu » la grâce ; il n'en a point parlé ; mais se taire sur elle n'est pas l'anéantir et Dieu ne la donne point parce que le prédicateur en parle.

Mais le Dieu de notre foi révélée ; la fécondité interne de la Divinité, les processions divines, la mission du Christ par son Père, la mission invisible du Saint Esprit par le Père et le Fils dans les âmes ; les attributs caractéristiques de chacune des Personnes divines, leur contribution respective à la réalisation du plan surnaturel ; l'habitation de la Très Sainte Trinité en nous et notre union à Elle par la grâce sanctifiante, quand et avec quelle précision et quelle chaleur en parlez-vous en chaire, au catéchisme et dans vos directions spirituelles ? » (*La Vie intérieure*, p. 449, 450).

On se méprenait, croyons-nous, si on voyait dans ces phrases véhémentes un reproche réel. Prêcher la sainteté de Dieu et sa miséricorde n'est pas chose blâmable, et il n'est pas aisé de faire comprendre à l'auditoire ordinaire — ou même extraordinaire — de nos églises quelle est « la contribution respective des Personnes divines à la réalisation du plan surnaturel ». Parmi les prêtres qui avaient suivi jusqu'au bout cette admirable retraite sur la « Vie chrétienne » beaucoup, quoique théologiens, avouaient que le sens des mystérieuses paraboles ne leur était pas très clair et sollicitaient des suppléments d'explication (*op. cit.*, p. XIX). On ne peut faire un crime à notre clergé de ne pas présenter à l'ensemble des fidèles des spéculations, sublimes sans doute, mais que les théologiens les plus éminents ont reconnu être très difficiles. Aussi bien le Cardinal Mercier n'a pas voulu blâmer ; il a exprimé un souhait, et la direction de ce souhait est incontestablement la bonne. Après l'époque du moralisme, qui a dominé le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, nous sommes entrés de nouveau en plein dans ce qu'on appelle, faute d'autre terme, le dogmatisme. Jadis la religion semblait recommandable parce qu'elle inculquait « aux masses » la nécessité d'une bonne conduite ; aujourd'hui on recommence à la trouver intéressante en raison du système de vérités qu'elle présente et la foi apparaît digne d'attention par son contenu tout autant que par ses conséquences d'ordre pratique.

Tout l'épiscopat du cardinal Mercier fut une marche

entraînant dans cette voie et les modernistes, qui comme Tyrrell ont cru un instant que chez lui ils trouveraient moins de ferveur dogmatique, moins d'intransigeance doctrinale que chez d'autres, n'ont eu que le temps de reconnaître leur erreur. Ils se sont plaints bruyamment de leur déception. De plus en plus, à mesure qu'il avançait, le cardinal Mercier établissait sa piété sur les fondements de la doctrine théologique en apparence la plus subtile, en réalité la plus proche de notre action, et le problème qui l'intéressait était moins le problème purement spéculatif traité dans les écoles que le rapport actuel et vivant de nos âmes et des Personnes divines. Il n'est pas possible, croyons-nous, de lire la *Vie intérieure* sans être frappé de la parenté spirituelle de ce volume avec les ouvrages, si connus aujourd'hui, de dom Columba Marmion. *Le Christ vie de l'âme*; *le Christ dans ses mystères*, nous offrent aussi la même abondance de considérations dogmatiques; et si le nouveau Testament, S. Paul ou S. Jean, sont plus utilisés chez l'ancien abbé de Maredsous; c'est S. Thomas, S. Augustin, et les études du P. de Régnon sur la Sainte Trinité qui apparaissent davantage dans la *Vie intérieure*. Cette parenté des deux auteurs n'a rien de mystérieux quand on sait par quelle étroite amitié spirituelle ils étaient liés et que l'abbé de Maredsous reçut bien souvent les confidences pieuses du grand cardinal. Maintenant que la mort a scellé leurs lèvres, plus personne sans doute ne révélera le secret de ces entretiens.

Dans son effort pour rendre plus riche le contenu dogmatique de la piété contemporaine, le cardinal Mercier a réussi. Il a contribué pour sa part, sa large part, à cette restauration de la théologie chez les laïques, telle que nous la voyons aujourd'hui se poursuivre en Europe et en Amérique! C'est bien là, pensons-nous, le plus précieux service qu'il aura rendu non seulement à la cause des études sacrées mais à celle de la vie sainte.

Qu'il y ait dans cette œuvre doctrinale, élaborée d'après les circonstances et souvent au milieu de difficultés inouïes des portions d'inégale valeur, il faudrait être aveugle pour

le nier. Et ce triage des éléments, ce triage que la postérité fera nécessairement, on peut le tenter, on doit le tenter par respect pour la mémoire de celui qui n'a jamais voulu que le triomphe de la vérité.

Très pénétré des exigences de sainteté de la vie sacerdotale, le cardinal Mercier ne supportait qu'avec peine le mot de clergé *séculier*. Il lui semblait que ce terme presque laïc prêtait à confusion et pouvait entretenir chez ses prêtres l'idée qu'une vertu médiocre était leur lot. Il n'aimait pas davantage qu'aux *séculiers* on opposât les *religieux*, comme si on voulait mettre la mondanité d'une part, et la dévotion de l'autre. Et pour enlever toutes les armes à ceux qui auraient essayé de se défendre et auraient refusé l'ascension des sommets de la vertu, il se mit à construire une thèse un peu paradoxale sur le « premier ordre religieux établi dans l'Église » c'est-à-dire l'ordre sacerdotal. La fonction du prêtre exigeant moralement une véritable sainteté, il en concluait que l'état sacerdotal était ce qu'il y avait de plus parfait, donc de vraiment religieux et qu'un prêtre entrant dans un ordre monastique p. ex. « ne contracte pas, de ce fait, des obligations plus élevées » (*Vie intérieure*, p. 191). Un jour sans doute cette thèse sera examinée bien à fond par les critiques. Nous craignons qu'elle résiste mal à l'épreuve, mais nous n'avons pas à la discuter ici. Nous nous bornons à la signaler comme exemple de cette merveilleuse souplesse avec laquelle le cardinal Mercier savait adapter aux nécessités de son apostolat pratique la doctrine qu'il aimait. Il ne songeait pas d'abord à discuter spéculativement ; il voulait, en parlant des « religieux officiels de la Sainte Église », fermer pour toujours les portes à la médiocrité et enlever toute excuse aux somnolents. Cette préoccupation très haute et très droite l'a seule inspiré.

Sa doctrine générale de la transmission des grâces dans l'Église l'avait assez mal préparé, semble-t-il, à comprendre le rôle et la nature de l'état religieux. « La communication de la vie divine, écrit-il, se fait directement par le Christ à ses prêtres, et par ceux-ci aux membres de la commu-

nauté chrétienne » (*Vie intérieure*, p. 402), et poussant à fond la dangereuse comparaison physiologique il parle de la « vascularisation du sang du Christ » par les évêques, des artères et des artérioles que sont les prêtres, et de la diffusion générale de la vie par tout ce système circulatoire (*ibid.*, p. 406). Nous disons que la comparaison est dangereuse, car elle pourrait faire croire que les fidèles ne reçoivent des grâces que *par* l'intermédiaire du sacerdoce, et aussi que leur sainteté n'est qu'un débordement ou un transfert de la sainteté du prêtre. Il est peut-être aussi permis de regretter que pour appuyer sa théorie de l'épiscopat, l'illustre auteur de la *Vie intérieure* ait invoqué, avec une mention d'éloge toute spéciale, une lettre de Bossuet, d'une théologie contestable (*op. cit.*, p. 407). Il ne nous paraît pas possible de concilier avec le texte de cette lettre, la théorie du pouvoir immédiat du Souverain Pontife sur chaque fidèle. Or c'est précisément cette relation immédiate qui explique et légitime l'état religieux proprement dit. Nul doute que s'il avait pu discuter à loisir ces gros problèmes, le cardinal Mercier n'eût adouci quelques expressions et précisé son point de vue.

Tel qu'il fut, il reste très grand. Très humain, toujours disposé à s'instruire et gardant une âme printanière dans une vieillesse déjà fort avancée. Il rayonna pendant toute sa vie, et son œuvre porte témoignage : *lapides clamabunt*.

Que les historiens nous le conservent tel qu'il fut ; non tel qu'ils seront tentés de le faire : à leur mesure et suivant le « type » du grand homme. Personne ne fut moins banal, moins routinier, moins esclave de l'habitude, et un de ses derniers gestes, les fameuses Conversations de Malines, nous montre bien que son âme audacieuse se prêtait candidement aux expériences les plus graves.

Il fut très grand, et il le restera ; il fut très bon et très pieux, il aima Dieu et les hommes, d'un cœur magnanime. Sa théologie ce fut d'abord sa vie entière, il a laissé le monde meilleur dans son sillage ; meilleur et donc plus proche de Dieu.

Et cependant, s'il pouvait choisir lui-même parmi tant

de titres de gloire très saine celui de sa prédilection, il dédaignerait sans doute les plus sonores et les plus en vue, et conformément à toute la direction de sa piété, il n'accepterait d'être appelé, à la bonne manière catholique de nos aïeux, que le « très dévot serviteur de Marie ». Lui, le champion de Marie Médiatrice, il aurait certainement, de grand cœur, abandonné la science et l'action brillante, pour un *Ave Maria*; et dans le rayonnement très doux de l'influence qu'il exerça sur tant d'âmes saintes, on retrouve quelque chose de cette mansuétude lumineuse que Notre Dame obtient souvent à ses amis. Et ceci encore c'est de la théologie vécue et de la doctrine en action.

PIERRE CHARLES, S. J.